

Zeitschrift:	Le pays du dimanche
Herausgeber:	Le pays du dimanche
Band:	2 (1899)
Heft:	75
 Artikel:	Feuilleton du Pays du dimanche : Par un nuit d'hiver
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-248890

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au **PAYS**

27^{me} année **LE PAYS**

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

J'ai pu voir en réalité la bataille de Wagram, depuis le rempart de la Waringenstrasse dépendant du faubourg de Rossau, où je me trouvai parmi la foule des bourgeois, sans que ceux-ci se doutassent que je fusse un français.

Le 6 juillet, le soleil s'était levé radieux, et rien ne restait de l'orage de la veille.

Ma vue perçante se portait sur les deux châteaux à l'extrémité nord du rayon circulaire. Les dragons wurtembergeois étaient aux prises avec ceux de Latour-Taxis, d'ancienne réputation : leurs casques à peu près semblables faisaient craindre qu'ils ne s'entrebatteussent dans la mêlée ; le canon retentissait de minute à autre, on voyait la mèche flamber sur la pièce, et la détonation s'en suivre quelques instants, selon l'éloignement. Spectacle majestueux, imposant.

Ce même jour à dîner on nous servit de la tripaille mal accommolée. Sur l'observation que je crus devoir faire, l'aubergiste dit sur un ton d'arrogance que c'était trop bon pour nous ; qu'on aurait cette fois ci une revanche complète ; que sous peu tout changerait de face, et que le sort en déciderait.

En rentrant, je trouve devant l'hôtel un siacre dans lequel était un jeune officier de cavalerie blessé au talon ; il demanda de quoi satisfaire son appétit ; je vais droit à la cuisine, d'où j'apporte un rôti de veau, du pain et du vin.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 3

Par une nuit d'hiver

Il courut longtemps. Puis il s'arrêta de force ; son cœur battait à rompre sa poitrine, il étouffait. Il tendit l'oreille ; toujours le silence. Alors il s'adossa à un arbre et il voulut élucider ses idées, se faire un plan, deviner un refuge. Le vol d'une orfraise l'interrompit. Ensuite une vieille souche qui craqua. Chaque bruissement le faisait tressaillir. Soudain un effort violent froissa des feuilles sèches ; sans doute le chevreuil tant attendu avait quitté sa retraite, se frayait un passage. Le malheureux n'y pensa même pas, un être vivant l'avoisinait : il s'enfuit de nouveau.

Le second jour le canon ronflait encore vers le milieu de la nuit ; l'un des guides du prince Berthier arriva porteur d'une dépêche dont il demanda récissé que je lui fis et signai ; en lisant mon nom, il dit : « Comment, vous êtes François Guélat fils de l'avocat ? Nous sommes aussi de Porrentruy, je me nomme Goetschy, fils du relieur. » Comme j'avais gardé souvenir de lui, je le désignai par son sobriquet, (') ce qui le fit bien rire ; il servait déjà depuis l'an IX (1798).

Le troisième jour, dans l'après midi se confirma le sublime dévouement du brave colonel du 14^e régiment de chasseurs à cheval, le comte Lasalle qui, à la tête de ses soldats enfonce le centre des carrés autrichiens et décida la victoire.

On sut de même que le général Lacour de la division Morand avait succombé, mourant au champ d'honneur. On ramena ses restes à Vienne où M. Delachastre lui fit faire de brillantes obsèques.

Je revis, non sans éprouver de la peine, Céfet voltigeur au 61^e, se trainant à l'aide de bêquilles ; un obus avait éclaté entre ses jambes. Il jouit de la solde de retraite chez nous en ce moment.

Le 14 août, une terrible explosion venue de l'arsenal coûta la vie à bon nombre d'artificiers, dont des membres tombèrent jusque dans la cour de l'hôtel.

Cet événement n'empêcha pas la continuation des préparatifs de la fête de l'empereur Napoléon qui se fit le lendemain avec solennité.

Dans la journée je passais devant le château impérial. Me détournant, j'aperçus le corps du bataillon de Neuchâtel à table, j'entre sans façon et quelques uns d'entre eux de connaissance, me firent asseoir.

L'uniforme était vraiment distingué, drap fin couleur orange, cols, revers et parements roses. Des orangers plus que séculaires étaient ran-

Il s'épuisa encore. Ne pouvait-il donc atteindre l'orée du bois ? se trouver sur la route, grande ouverte, où l'on n'a qu'à marcher devant soi ? Tant de fois il s'était jeté à droite, à gauche, il devait pourtant toucher la lisière. Et toujours des buissons, des taillis, des chemins croisés par d'autres chemins, toujours l'inextricable dans cette forêt qu'il parcourait depuis son enfance, depuis qu'il braconnait surtout, et qu'il croyait connaître aussi bien que les hélethes et les écureuils.

A la fin, il dut le comprendre : dans ses fuites éperdues, il s'était égaré.

Il eut un instant de désespoir fou. Mais à quoi bon ? Contre le mal il ne gardait qu'un remède : se reposer un peu et chercher quelque point de repère qui lui permit de se diriger.

Toujours dans l'ombre, il s'assit et soupira : ses membres se crispèrent douloureusement

gés dans leurs caisses le long de la salle ; au milieu et au dessus d'un superbe fauteuil de velours cramoisi placé sur un gradin, se voyait le portrait de Napoléon dans son cadre doré ; une idée me survint, je quitte ma place et m'y étaler aux ris joyeux de tous.

J'avais écrit au colonel du 37^e pour l' informer de ce que je faisais, et le prier de me donner des nouvelles de mon frère dont j'étais depuis longtemps privé.

Antay communiqué cette lettre à M. Delachastre, il n'hésita pas à me dire que mon colonel avait raison et qu'il me voulait du bien.

Alors je pris congé de Madame de leur petit Alphonse, de Breslauer sujet prussien attaché au bureau, et de Leclerc.

Je laissai M. Delachastre content de moi et moi de lui.

(*) Des œufs frais (des œufs frais)

Ce digne homme ne tarda pas à me rassurer. Je conserve la lettre autographe que j'en reçus, dont voici une copie :

Armée d'Allemagne

4me corps 3me division au camp de Jacpitz le 5août 1809

J'ai reçu la vôtre du 31 du mois dernier par laquelle vous prévenez que vous êtes employé chez M. le commandant de place du faubourg Rossau à Vienne. Votre frère se porte bien, il travaille chez l'officier payeur. Vous êtes chez un commandant de place. Vous y êtes beaucoup mieux qu'au régiment ; néanmoins je vous engage à rejoindre de suite, si vous voulez avoir de l'avancement, ou tra- vailler au bureau de l'officier payeur.

Il est vrai que vous ne recevez pas au régiment d'autant forts émoluments que chez le commandant de place parce que le corps n'est pas aussi riche que la ville de Vienne ; mais vous aurez un grade et un emploi stable, au lieu que ce vous avez actuellement n'est que trop précaire.

Vous me dites que vous êtes estropié de la main gauche, du coup de feu que vous avez reçu le 21 mai, cette blessure ne vous empêche pas d'écrire.

Vous ne pouvez vous dispenser de rejoindre pour travailler au bureau afin d'embrasser la partie de l'administration militaire à quoique blessé, vous ne pouvez vous retirer de l'état militaire : à votre âge, il vaut beaucoup mieux continuer à servir.

Je vous salue

Le colonel du 37e régiment

sous la fatigue et l'excès de l'émotion nerveuse. Et cette souffrance du corps comptait pour peu — à côté de celle de l'esprit. Chaque vérité sinistre profitait de ce moment d'accalmie pour se dresser, implacable. Oh ! la femme torturée par l'attente, tuée peut-être par l'horrible nouvelle ! et l'enfant quasi perdu ! et, désormais, tout une vie de misère avec un mort sanglant à son avoir quel bouleversement ! quel écrasement ! tout cela pour cet acte d'une minute !... Le corps affaissé, les poings serrés, le masque grinçant, Simon répétait :

— Faut-il que j'aie eu ce malheur ! Faut-il que j'aie fait cette folie !

Pendant ce temps, les nuages achevaient de s'amonceler dans le ciel noir. Ils se roulaient avec lourdeur. Enfin leur masse opaque passa devant la lune qui s'éteignit comme si un mauvais ange soufflait dessus. L'homme se leva d'un

M. le général Neigre s'offrit de me faire partir avec un détachement d'artillerie dirigé sur le point où j'allais. (*)

Je sortis de la capitale de l'Autriche avec un ancien caporal du 18^e de ligne ; nous arrivâmes à Stokrau dans la soirée.

Le lendemain étant seul, je vins dans l'après midi à Hollabrunn.

Logé dans une maison assez propre, (la cage ne nourrit pas l'oiseau).

Une vieille célibataire me reçut d'un air renfrogné ; j'attendis qu'elle m'offrit quelque chose : elle ne souffla mot.

Ma patience à bout, j'inspecte de l'œil l'appartement au rez-de-chaussée, un buffet neuf, la clef dans la serrure se présente à moi, je donne un tour, et c'est là qu'elle s'avance et fait mine de m'empêcher : je me débarrassai d'elle et m'empare d'une carafe de vin blanc, d'un rôti et d'une miche de pain.

Un peu confus d'un succès remporté sur cette mégère pour me venger de sa ladrerie, voyant passer des soldats, je les invite à venir partager ce repas improvisé ; en peu de instants on eut tout mangé. Ensuite je voulus connaître la chambre à coucher, qui n'était autre qu'un taudis où une paillasse était sur les carreaux. Ne demandant plus d'explications je quittai pour trouver l'autorité qui me dit : « Elle n'en fait pas d'autres, allez de ma part à l'auberge, ce sera à ses frais. » J'y fus reçu et bien traité.

J'abordai le camp de Jacpitz le 21 août, sur le coup de midi. Je revois avec un plaisir indicible mon frère, qui de suite me conduisit à la tente du colonel lequel m'accueillit fort bien, et nous accompagna chez M. Legay Pierre Tousaint, pour me présenter comme employé au bureau du quartier maître. (*)

(*) Feuille de route
Armée d'Allemagne 37^e régiment de ligne
Place de Vienne

En vertu des ordres du colonel
Route que tiendra le nommé Guélat, Pierre François soldat au dit régiment pour se rendre à Znaïm ou environs, où se trouve son corps
Partant de Vienne le 19 août ira le même jour à Stokrau.

le 20 → à Hollabrunn
le 20 → à Znaïm destination.

Aux lieux de passage ci dessus désignés, le logement et les vivres seront fournis conformément aux lois et règlements militaires.

A Vienne le 19 août 1809.

Le commissaire des guerres
Signé H. Saugé

Vu au bureau de la place

Stokrau le 19 août 1809.

Pour le commandant de place

Signé Cuchet.

(*) Voici les noms : Mitre, d'Aix (bouches du Rhône) sergent, chef.
Valérin, de Marseille * venu de Garouille, Pierre Turin
Maurice, de Bar-s-Ornain (Meuse) et des fusiliers de la garde impériale. Villot, de Paris (Seine) de même. Guélat, Béat François Martial de Porrentruy (Ht-Rhin) volontaire.

bond et retomba atterré. Dans cette forêt brusquement enténébrée, où essayer maintenant de poser le pied ? Faudrait-il donc demeurer là cloué jusqu'à l'aube, cette aube tardive que devaient les travaux du village ? C'était laisser le gendarme arriver. A cette pensée le malheureux frémît. Bien en vain, pour sûr, aucun mouvement ne lui était possible. Il devait attendre que le voile de nuées eût au moins une fissure. Il resta donc tantôt ravagé par son angoisse, tantôt livré à une sombre torpeur.

Autour de lui, c'était le grand silence, le silence des nuits, le silence des solitudes, que le vent trouble sans l'interrompre. Tout à coup un bâillement rauque perça ce silence, monta de ces ténèbres. Simon frissonna depuis les pieds jusqu'à la racine des cheveux. Car, en même temps que la voix rauque soupirait, deux lueurs s'étaient allumées dans l'obscurité, deux petits

Nous étions occupés à tenir les contrôles par bataillon, compagnies, y enregistrer les mutations survenues par décès, promotions ou changements de corps.

Le sous lieutenant Rameau de Besançon, était celui à qui était confié le mémorial du régiment, livre destiné à recevoir l'historique des faits propres à mériter récompense. Ce livre était proprement écrit, sans tache, ni rature, ni renvoi ; on ne le voyait que rarement.

En ce qui concernait le régime, le cuisinier du colonel M. Olivier, d'Arles, (B^e du Rhône) fort dans l'art culinaire nous servait la desserte de la table de l'état-major.

Les vivandières tenaient pension de sous-officiers : nous avions une maison au village, pour y coucher debout dans une meule de foin.

On passait la soirée assez agréablement dans les cabanes du camp faites en paille, sur une ligne parallèle des deux côtés, au sommet d'une montagne où toute la division Molitor était placée par ordre de brigade, à la suite l'une de l'autre.

Le vin n'y manquait pas ; les fourriers, dont mon frère était du nombre, avaient obtenu du fournisseur un tonneau en sus des rations : il en était de même pour certaine quantité de pain du plus pur froment.

Après un conte fait à plaisir, on se passait la godinelle que l'on vidait, chacun à son tour, et quand le sommeil venait appesantir la tête, on se reposait sans indisposition.

C'est ici place pour raconter ce que j'ai vu d'un soldat de la 4^e du 3^e, du nom de Petit-mangin, d'un appétit vorace, tel que son frère receveur général des finances à Mayence (Mont-Tonnerre) lui faisait donner quatre rations par jour.

Cet homme, d'une taille au dessus de la moyenne, a avalé sans répit sortant de manger, trois pains de munition et bu à l'avantage six litres de vin, dans le court espace d'une heure, sans paraître rassasié, ces sortes de gens sont vraiment à plaindre.

On expédiait les actes mortuaires d'après déclaration de deux témoins ; si j'en étais à temps opportun donné de mes nouvelles, on devait rédiger le mien. On était occupé de celui d'un lieutenant de grenadiers du 3^e bataillon qu'une balle avait traversé de part en part, entrée dans le creux de l'estomac et sortie par le dos. Lorsqu'il était radicalement guéri ; un sergent de la 3^e du dit bataillon a eu de même une blessure qui lui a valu l'hôtel des Invalides, sans autre perte de membre apparent. (*)

Je fus obligé d'envoyer à la maison un certificat de présence, pour empêcher des menaces de garnisseries, à cause de mon engagement pour le 50^e l'rop précipité.

Le 1^{er} septembre une lettre de mon père me fut remise, en voici la copie :

(*) Devinez, car je n'ose dire par respect humain.

flambeaux verdâtres, d'une expression féroce et. Simon n'en pouvait douter, distants de cinquante pas peut-être, les deux flambeaux le regardaient.

De quel repaire surgissait-il, cet ennemi inconnu ? Il n'avait besoin, lui, ni de guide, ni de lanterne. Il ne savait pas qu'un crime saignait encore, il ne cherchait pas à saisir le coupable. Tout simplement, il avait faim. De la tanière où peut-être, sa famille bâillait aussi, il avait humé l'air de la forêt, flairé dans la bise quelque chose de bon à se mettre sous la dent. Maintenant la proie était trouvée, choisie : il n'y avait plus qu'à attendre le moment de l'entamer.

Une balle restait dans le fusil. Le braconnier allait-il tirer ? se révéler ? se dénoncer ? appeler ceux qui le cherchaient sans doute ? Pourtant il n'hésita pas. Entre une arrestation possible et une mort certaine, le choix se fit vite. De

Porrentruy le 31 août 1809. Mon cher fils, j'avais adressé à M. Gauthier votre colonel une lettre de recommandation pour vous et votre frère, j'en ai reçu la réponse comme suit :

Au camp de Jacpitz le 27 août 1809.

Monsieur, j'ai reçu celle que vous m'avez écrite le 5 de ce mois pour me recommander vos deux fils qui sont au régiment que je commande. Béat travaille au bureau de l'officier payeur, car je n'ai qu'un bureau pour le régiment ; l'autre fut ainsi que vous le savez blessé à la bataille d'Essling le 21 mai ; il est bien guéri de sa blessure qui est à la main gauche, mais je ne l'ai pas revu depuis. Il travaille chez un commandant de place à Vienne, ce dont je suis bien fâché, car j'aimerais mieux qu'il fût au régiment où il manque de sujets pour faire des fourriers et des secrétaires. S'il y était, il aurait déjà un emploi, ce qui serait plus avantageux pour lui que d'être secrétaire chez un commandant de place qui sera supprimé un de ces quatre matins et il se trouvera sans emploi ; celui qu'il aurait au régiment serait moins lucrative il est vrai, mais il serait sûr et beaucoup plus avantageux pour lui, en ce qu'il le conduirait à son but qui est d'avancer en grade et encore à un autre grade.

Je n'ai toujours pas de nouvelles de M. Joly. Depuis qu'il a quitté le corps, je n'en ai plus entendu parler.

Croyez, Monsieur, que je ferai pour vos fils tout ce que je pourrai pour leur avantage et vous êtes agréables. J'ai l'honneur etc.

Le colonel du 37^e signé

Gauthier.

(A suivre.)

MENUS PROPOS

Signaux sonores des phares. — On ne se contente plus de perfectionner l'appareil lumineux des phares. Ce n'est pas tout pour ceux-ci d'avoir des yeux, la civilisation leur prête maintenant une voix.

Le nouveau phare d'Eckmühl, le premier, a été doté d'un appareil sonore à grande portée. Les Marseillais, jaloux des Bretons, viennent d'installer sur leur phare de Planier une sirène à voix particulièrement stridente, qui, par les temps de brume, avertira au loin les navigateurs.

La machine marche à l'aide de l'air comprimé. Cet air est emmagasiné d'avance, de manière à ce que l'appareil puisse être mis en jeu dès qu'apparaît la brume. Les sons de la sirène sont renforcés par une trompette. La note émis est le mi du troisième octave, note relativement grave. On a calculé que les sons graves s'entendent mieux au loin que les sons aigus.

Les phares de Planier et d'Eckmühl sont les mieux outillés de France, et prennent rang parmi les meilleurs du monde entier.

La mort de la presse. — Le mot est fort. Et pourtant, après quatre siècles et demi d'exis-

ses mains raidies tremblantes, rebelles, Simon souleva son arme comme il put ; visa d'un regard enflammé, nuageux, tira... Les lueurs verdâtres disparurent, mais sans aucun hurlement de douleur. Au bout de quelques minutes, elles s'étaient rallumées : l'effroi de la bête avait cessé, sa faim durait toujours.

L'homme fouilla précipitamment dans sa poitrine, ne trouva rien, fouilla de nouveau, plus terrifié encore. Alors, il se souvint. Ah ! oui, pendant qu'il guettait le chevreuil, il avait chargé son fusil et, pour le récharger plus promptement au besoin, il avait posé les balles près de lui, sur le quartier de roc. Et puis le pas d'Antoine s'était fait entendre, le drame avait commencé... et, là-bas, dans le fourré, près de la clairière, les broussailles gardaient, oublié, le sac aux chevrotines.

(La suite prochainement).